

## VIOLENCE: NOTES PREPARATOIRES

Edgar Ascher

Parlant de la violence, on dirait qu'il faudrait commencer par dire ce que c'est, de quoi on parle. Il n'en est pas ainsi. Tout au plus peut-on espérer d'en arriver là à la fin du discours, après des essais et approximations successives. La raison en est que la violence n'est pas quelque chose qu'on reconnaît du premier coup d'oeil dès qu'on la rencontre, comme on saurait reconnaître et distinguer des quadrupèdes, des bipèdes et des monopèdes. Ce qu'on peut observer, ce sont des actions particulières, des états de choses. On les décrit en utilisant des termes généraux qui leur attribuent des propriétés ou leur assignent une appartenance à un type d'action, à un type d'événement.

De toute façon, il ne peut s'agir que d'une décision qu'on souhaite utile, fructueuse et pas trop éloignée de l'usage. Mais cet usage lui-même est multiforme et varie d'auteur en auteur, et d'un domaine à l'autre.

\*\*\*

Les termes qu'on rencontre le plus souvent dans ce contexte sont: violence, agression, contrainte et encore pouvoir et force.

Klaus Horn (Callies et al., 1978, p. 33) pense que les sociologues et politologues parlent le plus souvent de violence, tandis qu'en

psychologie, éthologie animale et en anthropologie biologique on trouve plutôt le terme d'agression (ou le potentiel correspondant, l'agressivité). Mais ce n'est manifestement pas toujours ainsi. En politique internationale, il est question de l'agression d'un état contre un autre et on discute la question de savoir ce que, à côté du déclenchement d'une guerre, pourrait constituer une agression.

Rammstedt (ibid., p. 71) discute une autre délimitation de ces termes qui situe la violence entre le pouvoir et l'agression. Il s'agirait alors de comprendre les traversées des limites: quand le pouvoir est-il violent, quand la violence est-elle une agression, etc.? La violence peut être comprise comme forme particulière de la contrainte, de l'exercice d'influence situé entre le pouvoir d'origine social et l'agression d'origine psychosomatique; la notion de violence doit tenir compte de ces deux aspects. Elle doit rester liée à l'existence physique de l'individu et elle doit être acceptée comme une sorte d'interaction sociale (qui n'a pas nécessairement des effets destructifs pour la société). Rammstedt considère la violence comme une forme particulière de la contrainte, de l'exercice d'influence. Plus précisément, c'est l'utilisation, ou la menace de l'utilisation de la force physique dans l'interaction entre personnes.

Dans le même recueil, Hans Saner dit (p. 98), qu'en traitant de la violence, il ne faut pas s'arrêter au mot. Il y a beaucoup de formes de violence connues sous d'autres noms: pouvoir, domination, droit [!], autorité, guerre, terreur, agression, crime, injustice, oppression, exploitation, contrainte, et d'autres mots encore. Ce qui fait qu'en se tenant au mot violence dans une étude (historique ou autre) on risque de passer à côté de choses importantes.

Une des raisons de la difficulté de fixer des limites au terme de violence réside dans le fait, mentionné par Michaud, que "la violence est [...] aussi relative à des normes [...] et quand la norme change, il n'y a plus de violence". Toutefois, dans la même phrase il apporte une restriction importante: "la violence est d'abord [?] une atteinte physique", elle est donc relative à la norme "de l'intégrité de la personne humaine", donc, dirais-je, pas nécessairement une atteinte physique. Quoi qu'il en soit, il me paraît intéressant d'essayer d'approfondir le lien entre violence et norme, même si la notion de norme n'est pas plus transparente que celle de violence.

Deux voies semblent s'ouvrir. Selon la première, on commence par attacher "norme" à "action", la deuxième associe "norme" à société. Voici des positions de départ pour une élaboration ultérieure.

Selon la distinction Parsonienne, un comportement est une action si: (1) il est orienté vers un but, (2) il a lieu dans des situations, (3) il est régi par des normes, (4) il consomme des énergies. (2) et (3) caractérisent les actions parmi les comportements. Selon Parsons toujours, un action se déroule dans un "espace de normes": "Il n'y a pas de telle chose qu'une action en dehors de l'effet de se conformer à des normes, tout comme il n'y a pas de mouvement autrement que comme changement de lieu dans l'espace." ("Les normes sont d'un niveau plus bas que les valeurs qui appartiennent aussi à la culture normative. De ce fait, les valeurs peuvent servir à justifier des normes.")

A ce niveau, on a donc deux possibilités. D'abord celle de considérer qu'une violence est un simple comportement, non pas une action mais tout au plus une réaction (instinctive, spontanée, ...?). Elle est alors en dehors de l'espace des normes. Est-ce l'"agression impulsive" dont certains auteurs (Buss, 1961, p.ex.) parlent dans ce cas pour la distinguer de l'"agression instrumentale"? Celle-ci serait une

action. L'agression y serait un moyen, jugé inévitable, pour atteindre un but autre que celui de commettre une agression et qui n'est donc pas celui de tirer satisfaction de la souffrance ou de la mort d'autrui. Mais il me paraît troublant que le tueur à gages comme l'éducateur qui punit ses élèves, sévèrement peut-être, peuvent être considérés indifféremment comme exerçant des agressions instrumentales.

Il s'agit jusqu'ici d'une perspective microsociologique. Pour éclaircir le passage au macrosociologique, il est peut-être utile de la reformuler un peu différemment en faisant appel à la notion de sens. Dans la tradition qui passe par Weber et Parsons, le sens est considéré comme propriété d'une action et non pas (i) comme quelque chose qui provient d'une place occupée dans un système ou (ii) comme résultat d'un choix parmi des possibilités. Toutefois, ces possibilités ne constituent pas un simple amas, mais sont structurées d'une manière ou d'une autre. Cela réduit la différence entre (i) et (ii).

Quant à la violence non-instrumentale, elle peut maintenant être considérée comme (a) insensée ou (b) ayant un sens caché. Or, l'insensé absolu n'existe pas, parce qu'il se situe par rapport au reste, qui est sensé. Il acquiert donc un certain sens second en fonction de ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire par rapport au sensé qui l'entoure et qui, pour ainsi dire, lui laisse, ou assigne, une place.

Le sens caché d'un acte en apparence insensé renvoie à un système soit

- (i) individuel, comme organisme, personnalité, ou caractère, soit
- (ii) transindividuel, comme groupe, culture ou société, soit
- (iii) transcendant.

Si l'on admet, comme la plupart des auteurs (Dahrendorf: "Société veut dire que des normes règlent les comportements des humains"), que l'existence de normes est liée à une société humaine, on doit en déduire

que la violence, elle aussi, existe seulement chez les humains. Parler de "société animale" relèverait alors du domaine des métaphores et, a fortiori, aussi l'imputation de violence.

Il faut remarquer, toutefois, qu'on n'a pas dit assez lorsqu'on affirme que la violence est relative à des normes, même en disant qu'elle est une transgression de normes sans préciser de quelles normes il s'agit. Toute transgression de normes n'est pas une violence.

En déplaçant le problème de la violence d'un niveau à un autre on ne le simplifie pas nécessairement, même si on l'approfondit.

\*\*\*

Un tel déplacement d'"agression" en "coercition" est proposé par Tedeschi (in Geen & Donnerstein, 1983). Il s'intéresse au problème de savoir pourquoi un acteur utilise la coercition, tout particulièrement dans les cas où son entourage considère l'action comme antinormative [sic] ou fautive (wrong). Mais pourtant le mot "agression" ne dénote pas une action d'un type déterminé. Elle est plutôt une étiquette que des observateurs utilisent quand ils perçoivent que l'acteur a une intention de faire du mal à une ou à plusieurs personnes et quand, à leurs yeux, il n'y a pas d'explication qui légitimerait l'action en question. On se rend compte qu'il s'agit d'une redéfinition du sujet "agression", d'un déplacement d'une approche anthropologique vers un point de vue sociologique (ou de psychologie sociale). Serait une agression ce qui est perçu comme telle? (Rappelons-nous ici de Krohn: "Du point de vue sociologique, on peut opposer à l'approche anthropologique le théorème que l'homme agit techniquement seulement là et dans la mesure où il sait qu'il agit techniquement".)

Par conséquent, Tedeschi propose de se passer du terme agression

dans la description du comportement humain. C'est un terme évaluatif et non pas descriptif. Du même coup, le problème est déplacé du niveau microscopique de l'individu agissant vers celui, mésoscopique, d'un groupe significatif qui juge et qui n'est pas nécessairement la société qui comprend le groupe.

Cette perspective, Tedeschi l'appelle celle de l'"influence sociale". En effet, il veut étudier l'influence que le jugement "agression" a sur l'acteur d'une action jugée ainsi et non pas les circonstances sociales, historiques, etc., qui font qu'un tel jugement est porté sur une action - ce qui m'intéresse en premier lieu. Au lieu de partir de la notion d'"agression", il se fonde sur celle de pouvoir coercitif (coercive power). Je pense qu'il n'est pas évident que cette notion est tout à fait descriptive, c'est-à-dire qu'elle ne comporte pas de jugement (de valeur). Il suffit de penser à l'éducation (à toute éducation!) que certains considèrent comme de la coercition, voire de la violence symbolique ou même de la violence tout court, tandis que d'autres refusent toutes ces qualifications lorsqu'elles sont appliquées à une éducation réussie.

Tedeschi passe alors en revue quelques définitions de l'"agression" (courantes aux Etats-Unis) pour montrer en quoi elles sont insatisfaisantes.

La définition behavioriste selon laquelle l'agression est un comportement qui inflige du mal inclut des comportements qu'on ne classerait pas normalement comme agressions et exclut d'autres que presque tout le monde considère comme telles. (La définition est behavioriste parce qu'elle fait abstraction des intentions - inobservables.) Ainsi le mal provoqué par erreur ou par accident serait toujours une agression, tandis que, si les mêmes circonstances empêcheraient qu'un mal soit fait, malgré l'intention de le faire, il ne

s'agirait pas d'agression. On pourrait amender la définition pour tenir compte de tels cas. Toutefois, la décision sur le caractère accidentel d'une issue ou sur la légitimité d'un comportement ne relève souvent pas de la psychologie (mais de la technique et du droit, p.ex.). On pourrait en tirer la conclusion qu'une définition de l'agression ne peut pas être l'affaire de la seule psychologie, ou - comme le fait le psychologue Tedeschi - que la définition est mauvaise.

Elle est en tout cas inadéquate parce qu'on ne peut espérer trouver une bonne caractérisation de l'agression en faisant abstraction d'une intention de faire du mal. Mais, pense Tedeschi, alors chacun (en l'occurrence chaque psychologue) doit se remettre à son jugement subjectif. Cependant il ne me semble pas évident qu'un tel jugement doive nécessairement être subjectif, en tout cas pas plus subjectif que celui qui nous amènerait à dire qu'un comportement est coercitif.

Badura (1973) pense qu'un comportement agressif consiste en des capacités apprises qui sont utilisées pour faire du mal à d'autres. Mais presque n'importe quel comportement peut être utilisé dans ce but.

Bref, toutes les tentatives de définir l'agression pèchent par..., selon Tedeschi, parce qu'il comportent des jugements, et ce qui est pire, des jugements de valeur. En somme, le terme "agression" n'est pas un terme descriptif. La notion de "pouvoir coercitif" (coercive power) le serait. Elle décrit des comportements qui pourraient, mais ne devront pas nécessairement, être décrits comme agression. D'autre part, presque [!] tous les comportements agressifs tombent dans cette catégorie.

Toute coercition n'est pas perçue comme étant agressive. Si elle l'est et si l'auteur de la coercition est étiqueté comme agressif, cela aura des conséquences pour lui. Ce qui contribue à ce qu'un observateur

perçoive une coercition comme agression est qu'il attribue à cet acteur l'intention de faire du mal et qu'il ne voit aucune explication de l'action qui la justifierait. Ainsi, il y a trois facteurs qui font qu'une action soit perçue comme agressive:

(i) on observe une action (le plus souvent, mais pas nécessairement, une forme de coercition),

(ii) on infère qu'elle a été faite avec l'intention de faire du mal,

(iii) on juge qu'elle sort des normes (qu'elle est "anti-normative").

Si ces conditions sont remplies, on blâmera, désapprouvera ou peut-être condamnera l'auteur. Toutefois, celui-ci ne considérera pas nécessairement son action comme agression.

Un cas extrême de ce genre est rapporté par Balier (1988): "Il y a quelques années, un homme tuait par étranglement plusieurs prostituées, en l'espace de quelques mois. Puis, il alla se dénoncer dans l'espoir de faire cesser les cauchemars au cours desquels il revoyait ces femmes vivantes. Il fut étonné qu'on l'arrêtat sur-le-champ, car il ne pensait pas avoir commis quelque chose de grave."

\*\*\*

Face au flou apparemment incontournable (ou de façon moins pessimiste: face à la polysémie effective) de la notion de violence et de celle d'agression, il y a plusieurs choix possibles. On peut se fixer sur un aspect du problème et ignorer le reste consciemment ou aveuglément. On peut aussi essayer d'introduire des distinctions en se servant des résultats de la biologie, de la neurophysiologie, de l'éthologie animale, de la socio-biologie, de l'anthropologie, des différents courants de la



psychologie, de la politologie, etc. C'est ce que Fromm (1973) essaie de faire. Il est aussi possible de construire une typologie a priori de la violence, en imaginant toutes les distinctions logiquement possibles. C'est la voie choisie par Galtung (1969, 1978). La façon d'aborder le problème choisie par Fromm me semble être plus fructueuse. Mais celle de Galtung n'est pas sans un certain intérêt, dans la mesure où elle permet d'entrevoir des problèmes. Je commence par un résumé (partiel) de Fromm.

En attribuant au terme d'agression une signification étendue, on rend difficile l'étude et la compréhension des phénomènes divers qui sont ainsi couverts. Le terme a été appliqué

- au comportement d'une personne qui défend sa vie contre une attaque
- à un sadique qui torture un prisonnier
- même à l'approche sexuelle de la femelle par un mâle
- à l'impulsion de l'alpiniste, du vendeur, du paysan, d'arriver au but qu'ils se sont proposé, du chercheur de vouloir mener à bien sa recherche.

La liste pourrait facilement s'allonger. Le concept d'agression que Lorenz (il convient d'ajouter aussi Ardrey, Morris et Eibl-Eibesfeldt (2/24)) utilise couvrait à l'origine une pulsion biologiquement adaptative, développée au cours de l'évolution et donc innée, et qui sert à la survie de l'individu et de l'espèce. Mais il a appliqué "agression" aussi aux appétits sanguinaires et à la cruauté, et a donc été amené à conclure que ces passions très différentes sont aussi innées. Puisqu'il considère que les guerres sont provoquées par le plaisir de tuer, il conclut qu'elles sont causées par une tendance destructive innée de la nature humaine. (On sait pourtant, que, tout au contraire, la volonté d'infliger du mal, de tuer, bref ce qu'on nomme souvent "violence impulsive", doit

être éveillé artificiellement et renforcé pour que les hommes puissent accomplir des actions violentes et agressives jugées nécessaires pour la conduite d'une guerre.)

L'essence de ce raisonnement est contenue dans le paralogisme suivant (fondé sur l'identification de toute agression à une agression biologiquement adaptative):

l'agression biologiquement adaptative  
est innée

la destructivité et la cruauté sont  
des agressions

---

la destructivité et la cruauté sont  
innées

C.Q.F.D.

Le comportement agressif des humains tel qu'il se manifeste dans la guerre, le crime, les querelles personnelles et dans toutes sortes de comportements sadiques ou destructifs est dû à un instinct inné et phylogénétiquement programmé. Cet instinct cherche à se décharger et attend le moment opportun à se manifester.

Fromm utilise les termes "agression" et "agressivité" pour désigner l'agressivité défensive, la réaction à une menace, qu'on peut aussi considérer comme "agression bénigne". Il appelle "destructivité" et cruauté la tendance spécifiquement humaine de détruire et de rechercher avidement une maîtrise absolue (sur d'autres êtres humains). Il s'agit là d'"agression maligne", phénomène différent de l'agression bénigne et dont les sources sont différentes.

Les deux sortes d'agressivité sont tout à fait différentes. L'agressivité défensive, bénigne, est au service de la survie de l'individu et de l'espèce et disparaît quand il n'y a plus de menace. L'autre, l'agressivité maligne, c'est-à-dire la destructivité et la cruauté, se trouve essentiellement chez l'espèce humaine, on ne la trouve pratiquement pas chez d'autres mammifères. Elle n'est pas phylogénétiquement programmée, elle n'a pas de but spécifique et sa satisfaction procure du plaisir. Lorenz considère que les deux ont une même origine biologique (sont donc innées). L'agression maligne serait dérivée de l'autre sous l'influence d'un certain nombre de facteurs.

Mais la paléontologie, l'anthropologie et l'histoire nous offrent des évidences contre cette thèse. (1) Les degrés de destructivité des divers groupes humains sont si différents, qu'on ne peut que difficilement expliquer cette diversité, à partir d'une destructivité et d'une cruauté innées. (2) Certains degrés de destructivité peuvent être corrélés à d'autres facteurs physiques ou à des différences dans les structures sociales. Enfin (3) le niveau de la destructivité augmente avec le développement de la civilisation plutôt que de diminuer.

### Neurophysiologie

La neurophysiologie confirme l'idée qu'il y a lieu d'introduire des distinctions. L'agression et la fuite sont gouvernées par des zones neurales différentes du cerveau. Par stimulation électrique directe de certaines zones, on peut susciter un comportement agressif intense et en stimulant d'autres centres on peut inhiber l'agression. D'autre part, on peut mesurer l'activité électrique dans diverses parties du cerveau quand les émotions telles que la rage, la peur, le plaisir, etc., sont éveillées par des stimuli provenant de l'environnement. La destruction de certaines régions du cerveau provoquent des effets permanents

(dépendants de la fonction de la partie du cerveau en question).

Le fait qu'une réaction soit activée dans une certaine région du cerveau et inhibée dans une autre ne se limite pas à l'agression. Le cerveau est en fait un système dual. A défaut de stimuli, extérieurs ou intérieurs, il y a équilibre entre l'activation et l'inhibition.

La question se pose alors de savoir quels sont les facteurs qui perturbent cet équilibre.

Ce qui est commun à toutes les conditions dans lesquelles un comportement agressif est suscité, c'est qu'elles menacent les intérêts vitaux. C'est la menace contre la vie elle-même, contre les besoins sexuels ou nutritionnels d'un individu, c'est la "surpopulation qui menace le besoin d'espace physique ou la structure sociale du groupe".

Dans ces cas, la mobilisation de l'agression dans les zones correspondantes du cerveau est au service de la vie (de la survie) de l'individu ou de l'espèce. L'agressivité phylogénétiquement programmée, telle qu'on la trouve chez les animaux et les humains, est une réaction défensive, biologiquement adaptative.

Mais l'agression n'est pas du tout la seule réaction à une menace; la fuite est une réaction plus fréquente, sauf quand l'animal n'a pas de possibilité de fuir. Hess (1954) a montré qu'à l'excitation de certaines zones de l'hypothalamus, le chat réagit soit par l'attaque, soit par la fuite. Hess a subsumé ces deux réactions sous la dénomination commune de "réactions de défense". (Qu'est-ce qui décide alors le choix de l'un ou de l'autre comportement? L'histoire de l'individu?) Les zones neuronales qui gouvernent l'attaque ou la fuite sont proches l'une de l'autre, mais distinctes.

Du point de vue neurophysiologique comme du point de vue comportemental, la pulsion de fuir et celle d'attaquer jouent un rôle semblable. Le rôle de la fuite est peut-être le plus important. En tout

cas, il n'y a aucune raison de dire que l'agression est plus "naturelle" que la fuite. Aussi étrange que cela puisse paraître, on a autant de raisons de parler d'un "instinct de fuite" incontrôlable que d'un "instinct d'agression" incontrôlable.

Un examen de l'histoire pourrait justifier la conclusion que les tentatives de combattre cet "instinct de fuite" ont joué un rôle plus important que l'"instinct d'agression". Une telle analyse pourrait montrer que la répression de la pulsion de fuite et la dominance apparente de la pulsion de combat (d'agression) sont largement dues à des facteurs culturels plutôt qu'à des facteurs biologiques. (Quel est le mécanisme par lequel agissent les facteurs culturels? Sociobiologie ou histoire?)

Ces considérations montrent que les préventions éthologiques en faveur d'un être humain essentiellement agressif sont pour le moins mal fondés.

En outre, il est important de tenir compte d'un autre type d'agression, l'agression prédatrice, qui est différente de l'agression défensive. Des preuves expérimentales s'accroissent rapidement pour montrer que les bases neuronales de ces deux types d'agression sont distinctes. D'un point de vue éthologique, Lorenz aussi a été amené à souligner cette distinction: "La motivation du chasseur est foncièrement différente de celle du combattant." Aussi, l'observation des mouvements expressifs des animaux le montre clairement. Tout le comportement de l'animal est différent: il n'est pas accompagné de manifestations de colère, mais est dirigé vers un but précis; l'obtention de nourriture, et la tension cesse dès que ce but est atteint.

En somme, l'instinct de prédation n'est pas un instinct de défense, commun à tous les animaux, mais un instinct de recherche de nourriture, commun à certaines espèces, les prédateurs, qui sont morphologiquement

équipés pour cette tâche. Evidemment, ce comportement est aussi agressif. C'est une sorte d'agression "instrumentale", c'est-à-dire, une agression dans un but précis. (Selon Buss (1961), il est utile de distinguer deux sortes d'agression, l'"agression impulsive" et l'"agression instrumentale". Dans la première, l'acte même de l'agression donne satisfaction, la souffrance ou la mort de la victime sont le but. Dans l'agression instrumentale, le but recherché est tout à fait extérieur à l'acte agressif.)

La question se pose maintenant de savoir de quelle sorte (ou sortes) est l'agression chez les humains. Phylogénétiquement, l'homme n'est pas un prédateur (malgré l'avis contraire de Washburn, voir plus loin). Les caractéristiques physiologiques (système digestif, dentition) sont celles d'un végétarien. Les primates de l'ancien monde ont aussi un régime essentiellement végétarien, comme aussi les peuplades qui vivent de nos jours avec des organisations économiques très primitives. Néanmoins, rien n'a contribué autant à l'image de l'intensité de l'agressivité des animaux, et indirectement de celle de l'être humain, que l'idée de l'animal prédateur.

Les conclusions auxquelles Fromm arrive en se fondant sur un examen de données neurophysiologiques coïncident pour l'essentiel avec celles de J.P. Scott (1958) et L. Berkowitz (1967), deux chercheurs de l'agressivité, malgré leur cadre théorique très différent. Selon Scott, "un individu qui a la chance de vivre dans un environnement qui ne l'incite pas à se battre, ne subira pas de dommage physiologique ou nerveux parce qu'il ne se bat jamais. Cette situation est tout à fait différente de la physiologie de la nutrition". Berkowitz parle d'un câblage, d'un état de préparation (d'une potentialité) qui permet de réagir agressivement à certains stimuli, plutôt que d'une "énergie aggressive" qui peut se transmettre génétiquement. (C'est ce qu'il

convient d'appeler "agressivité".)

En somme, l'évidence neurophysiologique permet d'établir le concept d'un type d'agression, l'agression défensive, qui sert à préserver la vie et qui est biologiquement adaptative.

L'étude du comportement animal ne contredit pas, mais confirme, ces résultats. On doit séparer l'agression animale en trois types distincts:

- (1) l'agression prédatrice,
- (2) l'agression intraspécifique,
- (3) l'agression interspécifique.

Bien sûr, l'agressivité prédatrice est interspécifique; mais comme les études du comportement animal, y compris celles de Lorenz, ont montré, les modes de comportement et les processus neurologiques de l'agression prédatrice sont différents de ceux des autres types d'agression animale; on doit donc les traiter séparément. Quant à l'agression interspécifique proprement dite, elle est très rare. On la trouve seulement sous la forme d'agression défensive, lorsque des animaux se sentent menacés par ceux d'une autre espèce et qu'ils ne peuvent fuir.

Reste l'agression intraspécifique. Elle a les caractéristiques suivantes:

- (a) Chez la plupart des mammifères elle n'est pas "sanguinaire". Son but n'est pas de tuer, elle est surtout une attitude de menace qui sert à la dissuasion.
- (b) Un comportement destructif se trouve chez certains insectes, poissons et oiseaux et, parmi les mammifères, chez les rats.

- (c) L'attitude de menace est défensive, elle correspond au concept neurophysiologique d'"agression défensive".
- (d) Chez la plupart des mammifères, on ne trouve pas d'évidence pour une pulsion agressive spontanée qui serait amassée jusqu'au moment où elle trouverait une occasion adéquate de se décharger. L'agressivité animale défensive repose sur certaines structures neuronales qui ont pris forme à travers la phylogenèse. Ce à quoi Fromm s'oppose dans la position de Lorenz, c'est uniquement (i) son modèle hydraulique, et (ii) son explication de la destructivité et de la cruauté humaines comme innées et enracinées dans l'agression défensive.

Fromm se propose de montrer (i) que les luttes intraspécifiques des animaux ne sont pas "disruptives" (n'amènent pas la désagrégation) et (ii) que les données sur les comportements des mammifères et en particulier des primates préhumains ne suggèrent pas la présence d'une "destructivité" innée que les humains auraient pu hériter. Si nous avions hérité le degré d'agressivité dite innée des chimpanzés vivant dans leur habitat naturel, nous vivrions dans un monde beaucoup plus pacifique que le nôtre.

Notre monde ressemble plutôt à celui des animaux qui vivent en captivité et non pas dans leur habitat naturel.

L'observation montre que les primates qui vivent en liberté ne manifestent pas d'agressions, tandis que les primates dans les zoos peuvent faire preuve d'un degré excessif de destructivité. Cette distinction entre liberté dans l'habitat naturel et captivité dans les jardins zoologiques est importante pour la compréhension des agressions humaines. En effet, sauf à l'époque de la chasse et de la cueillette et celle des débuts de l'agriculture vers le cinquième



millénaire avant J.-C., l'être humain n'a presque jamais vécu dans ce qu'on pourrait appeler son habitat naturel; l'homme civilisé a toujours vécu dans une sorte de "zoo" et c'est encore vrai dans les sociétés les plus avancées.

Le fait incontestable est que les mammifères en captivité sont beaucoup plus agressifs que ceux en liberté. Les observations sur des babouins, p.ex., de Zuckerman (1929-30) à Londres, de Kummer (1951) à Zurich et en Ethiopie et de Reynolds (1961) à Whipsnade Park (GB) le montrent. Kummer a trouvé que des actes agressifs se produisent neuf fois plus fréquemment chez les femelles et dix-neuf fois et demi plus souvent chez les mâles dans le zoo que lorsque les bandes sont en liberté. Les études de Southwick (1964) sur les singes rhésus lui ont permis de distinguer la signification de deux sortes de changements qui augmentent l'agressivité des animaux: (1) le changement environnemental constitué par une densité de population accrue et (2) de façon beaucoup plus importante, le changement de la structure sociale produit par l'introduction de nouveaux animaux dans un groupe existant.

Ces résultats ont été confirmés par des recherches sur d'autres mammifères. Les études de Leyhausen sur les chats (1956) montrent de surcroît qu'une grande densité de population détruit l'ordre social, dans ce cas une hiérarchie relative. Finalement, "la communauté [des chats] se transforme en une bande haineuse et les chats n'arrêtent pas de cracher, de gronder et même de se battre".

Une grande densité de population provoque-t-elle nécessairement l'agression chez les humains? Si c'est le cas, on peut parler de surpopulation. Mais de nombreux exemples montrent que ce n'est pas cette densité en tant que telle qui est responsable de l'agressivité; mais plutôt certaines conditions sociales, psychologiques, culturelles et économiques qui l'accompagnent. Et lorsque ces conditions sont

remplies, l'agressivité peut régner sans que la densité de population soit excessivement élevée.

Il n'est donc pas judicieux d'incriminer tout bonnement la grande densité en tant que telle et de proposer comme remède simple à la violence, à la rébellion et aux nevroses une régulation de l'effectif d'une population à un niveau optimal.

Cela étant dit, on ne veut pas nier qu'une grande densité de population peut avoir des conséquences néfastes. Mais dans une société qui dispose d'une base économique suffisante pour subvenir aux besoins d'une population dense, cette densité elle-même ne prive pas le citoyen de son intimité et ne l'expose pas à l'intrusion constante des autres. Cependant, un standard de vie adéquat, pour nécessaire qu'il soit, ne résoud pas tout. Il ne résoud pas le problème de l'anomie, du manque de Gemeinschaft et du besoin que l'individu a de vivre dans un entourage (monde) aux proportions humaines, dont les membres se connaissent en tant que personnes.

\*\*\*

Le flou, apparemment incontournable, de la notion d'agression et de celle de violence, Galtung essaie de le maîtriser à l'aide des distinctions qu'il introduit pour édifier des typologies vastes et complexes. Je résume ici quelques-unes de ces distinctions logiquement possibles, non pas parce qu'elles résolvent quoi que ce soit, mais parce qu'elles révèlent (peut-être) des problèmes.

Dans un travail de 1978 (in Calies et al.), il établit un cahier des charges d'une bonne typologie de la violence. Une telle typologie devrait (1) déterminer le concept de violence de manière à réunir des phénomènes qui ont quelque chose de très important en commun, mais qui diffèrent néanmoins assez pour que leur classification ne soit pas triviale; (2) subdiviser "violence" selon une dimension importante pour la théorie de la violence, en nous permettant de dire quelque chose, non seulement sur les différences entre les types de violence, mais aussi sur les relations entre elles.

A la suite, il discute quelques typologies qu'il faut écarter avant d'en proposer une. Parmi les distinctions à écarter se trouvent quelques-unes qu'il a proposées en 1969. Néanmoins je résume et commente ce travail-là (d'après la traduction allemande (in Senghaas, 1971)).

Les distinctions principales qui seront discutées sont les suivantes:

## VIOLENCE

| a                             | b                  |
|-------------------------------|--------------------|
| 1 physique                    | psychique          |
| 2 punitive                    | récompensatoire    |
| 3 avec objet (cible, victime) | sans objet         |
| 4 avec sujet (source, auteur) | sans sujet         |
| personnelle                   | structurelle       |
| directe                       | indirecte          |
| "agression"                   | injustice sociale  |
| 5 intentionnelle              | non-intentionnelle |
| 6 manifeste                   | latente            |

La définition principale de violence est celle-ci:

**On est en présence de violence quand des personnes sont influencées de manière à ce que leur réalisation somatique et spirituelle actuelle est inférieure à leur réalisation potentielle.**

La violence est donc la cause de l'écart entre la réalisation actuelle et une réalisation potentielle, ou du maintien de cet écart.

L'écart peut augmenter par diminution de l'actuel ou par augmentation du potentiel (ibid.).

Galtung rejette ainsi la notion étroite de violence selon laquelle seulement une lésion physique ou une attaque contre le corps et la vie (avec la mise à mort comme cas extrême) serait une violence. Selon la conception étroite, serait une violence seulement un acte subjectif

accompli avec l'intention d'entraîner des conséquences.

Galtung croit avoir besoin d'une telle définition large, parce qu'il veut définir la **paix** comme absence de violence. La paix est donc une situation où personne n'est empêché de réaliser ses potentialités physiques et spirituelles. Si l'on parlait d'une définition étroite de la violence, des ordres sociaux tout à fait inacceptables seraient compatibles avec la paix. Sans être belliqueux, un état dictatorial, totalitaire, ne pourrait donc être considéré comme pacifique; d'autre part, ni un état libéral dans lequel règne une violence structurelle (définie plus loin): Quels sont alors les moyens pacifiques d'une politique active visant à établir la paix sur terre? Le droit, voir le devoir d'ingérence semble s'imposer.<sup>1</sup>

Les mots clefs de la définition précédente sont "actuel" et "potentiel". Il convient donc de préciser leur usage (établir leur grammaire, disait Wittgenstein). Assurément, la notion de potentiel pose davantage de problèmes.

Il me semble cependant que les réalisations potentielles, qui dépendent bien sûr de l'époque historique et du lieu géographique, représentent une norme par rapport à laquelle on juge quelque chose comme violent ou non. La **violence** est donc la cause de la différence

---

<sup>1</sup> Dans la NZZ du 28/29 septembre je viens de lire ceci (un exemple pour tant d'autres):

"Dans son discours devant l'Assemblée générale de l'ONU, le président Bush a évoqué des idées contradictoires. D'une part, il a déclaré qu'on ne saurait plus admettre que des états, à l'intérieur de leurs frontières établies, fassent ce qu'ils veulent avec leurs citoyens [et les non-citoyens?], et plaidant pour des efforts collectifs visant à régler les disputes interétatiques, il a donné à entendre que des frontières ne sont pas tracées pour l'éternité. Il a mentionné des droits humanitaires inaliénables qui sont au-dessus des droits de l'état. D'autre part, il a rassuré ses auditeurs en constatant que ce n'était pas la mission de l'ONU que de dicter à une nation la forme de son gouvernement. Le nouvel ordre mondial se trouve devant un conflit dont on ne voit pas encore l'issue."

entre le potentiel et l'actuel, entre ce qui aurait pu être et ce qui est. La **violence** est tout ce qui augmente l'écart entre le potentiel et l'actuel ou tout ce qui empêche la diminution de cet écart. Ici, on pourrait distinguer les phénomènes passagers (de courte durée) de ceux qui sont permanents (de longue durée).

La stupidité, l'ignorance pourraient donc être considérées comme violences. Laissons de côté la stupidité. Dans l'esprit de Galtung il n'est pas absurde de "descendre un étage" et de voir une violence dans le maintien de l'ignorance.

Exemples. Si au XVIII<sup>e</sup> quelqu'un mourut de tuberculose, on ne peut pas considérer cela comme **violence**. En revanche, si quelqu'un en meurt aujourd'hui, nous sommes en présence de **violence**. Dans un premier temps, Galtung considère que les morts provoquées par des tremblements de terre ne sont pas dues à la violence. Mais, ajoute-t-il dans une note, si l'ordre social est tel que certaines personnes vivent dans des bâtiments conçus pour résister aux tremblements tandis que d'autres sont obligées à vivre dans des constructions sous les descombres desquels elles seront irrémédiablement ensevelies, ne peut-on pas parler de **violence**? Même si les catastrophes naturelles sont inévitables, leur conséquences sociales peuvent être évitées. Dans de tels cas l'utilisation de la notion de "**violence structurelle**" semble être justifiée.

Seulement si l'actuel est inévitable on ne peut pas parler de **violence**, même si le niveau de cet actuel est très bas.

La réalisation potentielle n'est pas une chimère. C'est ce que le discernement et l'utilisation des moyens adéquats rendent possible. Si les connaissances ou les moyens sont monopolisés ou détournés de leur but par un groupe ou une classe, le niveau de l'actuel tombe au-dessous

du potentiel. Dans un tel système règne une **violence indirecte**. (En quoi se distingue-t-elle de la **violence structurelle**? La **violence structurelle** est-elle une **violence indirecte** et y en aurait-il d'autres?) La guerre est un exercice de **violence directe**, mais en même temps elle est aussi une **violence indirecte** parce qu'elle draine (d'ailleurs déjà dans la phase de préparation) des compétences et des moyens qui auraient pu servir dans beaucoup de domaines à la diminution de l'écart entre l'actuel et le potentiel.

En dehors du domaine physique de la vie humaine, la notion de potentiel n'est pas sans problèmes. Là on pourrait se laisser guider par la question de savoir si la valeur ou le but visés par la notion de potentiel sont dans une certaine mesure consensuels. Ainsi, on peut parler de violence quand l'analphabétisme est plus répandu que nécessaire, mais pas dans le cas où le christianisme serait moins répandu qu'il n'est possible. (Mais il faudrait, même si le niveau de cet actuel est très bas, pourtant se demander pour quelle raison le christianisme est moins répandu qu'il n'est possible. Cela pourrait être à cause de violences de toute sorte.)

En outre, le potentiel pourrait inclure aussi des "valeurs du mal", et il pourrait y avoir même un certain consensus dans des groupes ou états au sujet de ces valeurs. On voit que la notion de "réalisation potentielle" pose de nombreux problèmes.

Voici les six distinctions pour approfondir la notion de violence que Galtung propose:

**(1) (a) violence physique/(b) violence psychique.**

(a): p. ex. faire prisonnier, enchaîner;

(b): mensonge, lavage de cerveau, indoctrinations, menaces, qui tous visent la diminution des possibilités mentales des victimes. (La menace de violence physique est une violence psychique.)

## (2) Exercice d'influence

(a) négative - punitive

(b) positive - récompensatoire (désublimation répressive de Herbert Marcuse?) (A première vue, il semble étrange qu'on puisse assimiler l'influence à une violence. Mais une influence positive ou négative peut augmenter ou diminuer l'écart qui définit la violence. On pourrait aussi subsumer l'influence positive ou négative, comme subdivision, de la violence psychique.)

## (3) Objet lésé (victime, cible)

(a) existe / (b) n'existe pas.

(b) est un cas de **violence incomplète**. Un exemple est la menace de violence physique. (Mais qui est menacé? Ou s'agit-t-il simplement d'une mise en évidence de force? Mais cet étalage est censé impressionner ou rendre docile des états, des groupes ou des personnes. Le domaine de leurs choix possibles se trouve diminué et condamné à rester en deçà de leurs possibilités. A bon entendeur salut! Il semble donc s'agir d'une menace de violence. Mais ici on peut dire qu'il pourrait s'agir d'empêcher la réalisation de potentialité à faire du mal. Ce serait néanmoins une violence, mais une au service du bien!) Galtung mentionne comme exemple d'une violence (probablement sans objet) le **mensonge**. (Mais à qui ment-on?) Toutefois, dans certaines conditions, dit-il, le mensonge pourrait constituer le moindre mal, la moindre violence.



La destruction de choses constitue-t-elle une violence? En vertu de la définition, dit Galtung, cela n'est pas le cas. Tout au plus s'agirait-il d'une forme "dégénérée" de violence. Mais il peut s'agir aussi de violence psychique: (i) la destruction de choses est un avertissement que des personnes pourraient être anéanties, il s'agit donc de menace; (ii) il pourrait s'agir de la destruction de quelque chose de cher à des personnes qui en sont les consommateurs ou les possesseurs. ("Cher" est insuffisant. Il peut s'agir d'une chose qui est nécessaire à la "réalisation somatique ou spirituelle" d'une personne, la destruction de cette chose - ou de ces choses - constitue une violence, au sens de la définition, qui est crûment physique.)

(4) Cette distinction, qui pour Galtung est la plus importante, a trait au sujet (acteur, source) perpétrant la violence: y a-t-il un tel sujet (une telle personne), (a) oui, ou (b) non?

Plus loin, Galtung va relativiser cette distinction en disant qu'elle "n'est pas du tout claire: elle ne tient pas compte des traces de l'élément structurel dans la violence personnelle et de l'élément personnel dans la violence structurelle". Toutefois, sa discussion (qui occupe douze pages) me semble fort schématique; elle ne s'appuie pas sur des études de cas historiques ou contemporains.

Dans le cas (a), on parle de violence personnelle ou directe; s'il n'y a pas de sujet agissant, il s'agit de violence structurelle ou indirecte. Dans ce cas, Galtung préfère de ne pas se servir du terme de violence institutionnelle que certains utilisent. "Structurel" lui semble plus abstrait, comme il dit. Je pense qu'il veut dire "plus général". De

toute manière, on peut rencontrer la violence structurelle sans qu'une institution particulière puisse être mise en cause. (Désigner la société comme institution responsable, n'est évidemment pas satisfaisant, "structurel" est vraiment préférable.)

Pour bien montrer la différence entre les violences personnelle et structurelle, Galtung donne l'exemple suivant (frappant, si j'ose dire): Si un mari bat sa femme, c'est un cas de violence personnelle (4a), mais si un million d'époux maintiennent leurs épouses dans l'ignorance, c'est un cas de violence structurelle.

(4b) est un cas de violence incomplète, la combinaison de (3b) avec (4b), une violence sans sujet ni objet, aussi, serait-ce une "violence diffuse"? Dans ce cas, est-il encore utile de parler de violence?

Galtung lui-même dit qu'il désignera la violence structurelle aussi par "injustice sociale", pour ne pas solliciter trop le terme de violence. D'autre part, (3a) avec (4a), une violence avec sujet et objet, ne serait-ce pas le prototype de violence, c'est-à-dire l'agression? L'agression est facilement perceptible, l'injustice sociale peut rester cachée. En suivant les autres distinctions introduites par Galtung, on arriverait à distinguer plusieurs types d'agression. Galtung trouve des images pour ces deux types importants de violence. "La violence personnelle équivaut au changement, à une dynamique; elle n'est pas seulement un mouvement léger des ondes, mais met en mouvement des eaux autrement calmes. La violence structurelle ne fait pas de bruit, elle ne se montre pas; au fond, elle est statique - c'est elle l'eau calme."

**(5) violence (a) intentionnelle / (b) non-intentionnelle  
(volontaire/involontaire).**

La définition (de Galtung) de la violence se fonde sur les conséquences,

alors que l'éthique judéo-chrétienne comme la jurisprudence romaine se rapportent plutôt à l'intention. Ce changement du point de vue est important: des codes moraux basés sur l'intention, ne peuvent pas bien saisir des cas de violence structurelle. Mais cela ne signifie pas du tout qu'on doive s'occuper seulement de cette dernière et négliger la violence personnelle.

**(6) violence (a) manifeste / (b) latente.**

La violence latente désigne un état où le moindre petit événement (bombe, coup de fusil, coup, cri, . . . , krach boursier (?), . . .) peut déclencher une violence manifeste. Galtung donne comme exemple aussi une révolution militaire qui, après une lune de miel égalitaire, devient répressive suite à une secousse décisive. (Situation "sur-saturée" où un seul germe peut déclencher la "cristallisation", i.e. la violence manifeste.)

Les six dichotomies discutées peuvent se combiner, en principe, sans restriction. Seule la distinction positif/négatif ne semble pas à Galtung directement applicable. Il y aurait donc  $2^5=32$  combinaisons, si les cinq distinctions étaient indépendantes. Elles ne le sont pas, puisque (3a)+(4a)=(6a): une violence dont le sujet et l'objet sont discernables est manifeste, elle se manifeste comme action. D'après notre proposition de dire qu'une agression est une violence avec objet (3a) et sujet (4a) nous sommes donc amenés à dire qu'une agression est manifeste. (Manifeste en principe; elle pourrait se passer sans témoins et sans laisser de traces). Il nous reste maintenant quatre types d'agressions:

| Agressions                  | (1a)<br>physique | (1b)<br>psychique |
|-----------------------------|------------------|-------------------|
| (5a)<br>intentionnelle      | !                |                   |
| (5b) non-<br>intentionnelle |                  |                   |

La case (1a)-(5a) représente le noyau dur de la notion d'agression: une violence avec auteur et victime, qui est manifeste, intentionnelle et physique.